

Zeitschrift: L'Afrique explorée et civilisée
Band: 2 (1880)
Heft: 8

Artikel: Les spelounken : (voir la carte jointe à cette livraison)
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-131593>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pris et il est assez satisfaisant. Mais l'œuvre générale de la colonisation se trouve paralysée, par le fait grave que le domaine de l'État n'a presque plus de bonnes terres à y affecter. Pour créer de nouveaux villages, l'État se trouve donc dans l'obligation onéreuse d'acheter des terres, puis de les rétrocéder à titre gratuit aux nouveaux colons. C'est une lourde charge pour le budget de l'Algérie. Sous le règne de Louis-Philippe et sous l'Empire on a gaspillé les terres, en les jetant, par milliers d'hectares, entre des mains souvent peu dignes d'une pareille libéralité ; aujourd'hui cette richesse est tarie. Nous payerons cher l'incurie, pour employer le mot le moins âpre, de ces administrateurs aveugles qui n'ont jamais compris ce que valait l'Algérie. Malgré cela, le budget de l'Algérie (30 millions) est enfin arrivé cette année à s'équilibrer sans faire appel à celui de la France, et le jour n'est pas éloigné où il soldera en excédant, grâce au développement régulier et normal des ressources du pays.

En résumé, l'année a été bonne. Les récoltes ont donné un résultat satisfaisant, l'exécution des voies ferrées marche avec activité, les terres augmentent de valeur, et les colons sont en général dans une position aisée. Tout fait présumer que l'année 1881 sera aussi favorable et que le pays entrera enfin dans une ère de prospérité réelle et solide.

E. C.

LES SPELOUNKEN

(Voir la carte jointe à cette livraison.)

Quelque restreinte que soit la région dont nous désirons entretenir nos lecteurs, elle n'en est pas moins intéressante, car, située à l'extrémité septentrionale du Transvaal, aux confins du monde civilisé de cette partie de l'Afrique, elle peut devenir une base d'opérations pour les explorations du plateau central, entre le Limpopo et le Zambèze, et le point de départ des efforts tentés pour y faire pénétrer la civilisation. La Société des Missions de l'Église libre du canton de Vaud, qui y a ses deux stations de Valdèzia et de Waterfall, en ayant dressé une carte, a bien voulu nous autoriser à en faire faire un tirage spécial pour nos abonnés.

A une distance de la ville du Cap égale à celle qui sépare Londres de Naples ou de Lisbonne, le district des Spelounken est borné au nord par les monts Zoutpansberg ou « des Lacs salés, » ainsi nommés de grands

marais d'eau salée qui se trouvent sur leur versant septentrional. Cette chaîne s'étend de l'ouest à l'est ; celles de ses cimes qui dominent les Spelounken sont : le Pisang Kop, 1,213^m ; le Mangouété, 1,372^m, et le Makhatou, 1,829^m. Les formes en sont moins grandioses que celles des Alpes, mais, par ses gorges, ses crêtes, ses mamelons, ses rochers, ses belles pentes boisées ou gazonnées, elle rappelle plutôt le Jura.

Au pied des monts Zoutpansberg, vers leur extrémité orientale, s'étendent les Spelounken, district montueux qui compte de nombreux vallons courant dans tous les sens et bien arrosés ; du versant méridional de la grande chaîne descendent plusieurs rivières, dont la principale, le Lebvoubyé, côtoie pendant quelques lieues la montagne, reçoit les eaux de toutes les autres et va se verser dans le Limpopo. De la crête de la petite chaîne des Spelounken, dont les points les plus élevés n'atteignent pas 1000^m, on domine une étendue considérable de territoire : au S., de grandes et belles vallées bien boisées, parcourues par de nombreux cours d'eau, entre autres le Tabié ; à l'ouest, la vue s'étend sur un vaste plateau de 900^m d'élévation, jusqu'à Goedgedacht, station actuelle du missionnaire hollandais Hofmeyr, à 75 kilomètres de distance, à l'extrémité occidentale des Zoutpansberg.

Quoique situé sous le tropique du Capricorne, ce district, vu son altitude, jouit d'un climat généralement salubre. L'hiver y règne quand nous avons l'été (d'avril en septembre) ; c'est la saison sèche par excellence ; il n'y a ni neige, ni vent glacé ; toutefois il gèle de temps à autre. En octobre, où commence l'été, les matinées et les soirées sont encore fraîches, mais au milieu du jour la chaleur est déjà assez forte ; aussi les variations de température sont-elles considérables. Avec les premières pluies, peu abondantes d'abord, l'herbe pousse comme par enchantement et les coteaux s'émaillent de fleurs magnifiques ; les espèces d'arbres sont nombreuses : mimosas, pêchers, amandiers, citronniers, orangers, grenadiers, euphorbes, aloès, bananiers, sycomores géants, etc. En général le sol est très favorable à la culture ; il suffit de gratter la terre et d'y jeter la semence pour que la plante paraisse ; quand les indigènes labourent leurs champs, ils n'enfoncent pas leur pioche à une profondeur plus grande que la largeur de la main ; le maïs, les patates, les pois, les fèves, les lentilles, la canne à sucre y viennent très facilement ; nos compatriotes songent à faire des plantations de thé et de café. Il y a beaucoup d'abeilles sauvages fournissant un bon miel. Le lion, la hyène n'ont pas encore disparu de ce district, où abondent aussi les antilopes et les zèbres ; quant aux éléphants, ils se sont déjà retirés vers le Limpopo.

Les premiers colons de ce district reculé ont été des Boers, qui y ont fait venir les noirs. Le gouvernement de la république du Transvaal, de 1858 à 1877, ayant divisé tout le territoire en un grand nombre de fermes, quiconque voulait s'établir dans le pays devait acheter une de ces fermes. L'étendue en était parfois très considérable; celle de M. Albassini, la plus septentrionale du pays, avait dans ses limites environ 5,000 indigènes. Sur celle de Klipfontein, de 2 kilomètres et demi de large sur 7 kilomètres de long, achetée par la mission vaudoise pour y établir la première de ses stations, vivaient plusieurs milliers de natifs; la seconde station, entourée d'une population considérable, et près des kraals des deux chefs Ntapalalé et Njakanjaka, a reçu le nom de Waterfall, d'une chute d'eau de 5 à 6 mètres, formée par un des ruisseaux qui descendent de la chaîne des Spelounken. Les colons actuels, infiniment moins nombreux que les natifs, sont des Boers, des Anglais, des Allemands, des Danois. Quant aux indigènes, ils appartiennent essentiellement aux deux tribus des Bathsuethlas ou Bavendas, parents des Basoutos et parlant le sessouto, et des Magouambas parlant le cafre (sigouamba), venus de l'Est, pour fuir la tyrannie des chefs Amatongas, population de race zoulou qui, d'après les rapports des chasseurs et des voyageurs, s'étend le long du littoral de Sofala à la baie de Delagoa. A Valdézia et à Waterfall, les Bathsuethlas et les Magouambas sont mélangés; ils vivent sur les fermes ou sur les flancs des Zoutpansberg et des Spelounken, dans de petits villages, la plupart composés de 5 ou 6 huttes seulement, chacun aspirant à être maître chez soi.

Les Magouambas sont fiers, intraitables, comme les Zoulous, mais très désireux de s'instruire. Ils portent une ceinture de peau d'où pendent des queues d'animaux sauvages; ils affectionnent aussi les plumes et les panaches; leurs armes de guerre sont le bouclier de cuir et la lance; la vie humaine n'a point de prix pour eux. Les Bathsuethlas, race pastorale paisible, sont plus aimables que les Magouambas, mais moins avides d'instruction. Leur servilité envers leur chef est extrême. Chaque mosuethla, en s'approchant d'un chef, doit s'arrêter à cinq ou dix pas, mettre un genou à terre, joindre les mains à la hauteur de la tête, et s'incliner jusque sur le sol, après quoi il peut se relever et s'adresser au chef. Les femmes également, devant leur seigneur et maître, joignent les mains à la hauteur du front et s'inclinent trois fois jusqu'à terre; aucune n'ose marcher en présence du chef; elles doivent se traîner sur les genoux et sur les mains. En général les travaux agricoles sont faits par les femmes. La polygamie maintient ces tribus dans un état de

dégradation auquel les missionnaires ont beaucoup de peine à les arracher. Elles n'ont pas l'idée d'un dieu suprême ; les indigènes prient leurs pères, leurs mères, leurs grands-parents ; leur culte consiste à verser de la bière forte en appelant leurs dieux à venir boire. En cas de maladie, ils suspendent aux cheveux et au cou des malades des fétiches : vessies de mouton, ongles, griffes, vieux os, auxquels on attribue la vertu de rendre les dieux propices. Quand la sécheresse fait craindre la famine, que le maïs sèche sur pied et que l'herbe est brûlée, ils recourent à leurs sorciers faiseurs de pluie, qu'ils comblent d'offrandes, ou à leurs sortilèges ; ils déterrent leurs morts ou envoient une vache à une reine voisine, Motyatye, qui est censée faiseuse de pluie. Dans les guerres avec des tribus du voisinage, la tactique est d'incendier les villages, d'enlever le bétail, de brûler les provisions de maïs pour réduire l'ennemi à la disette. Un des fléaux contre lesquels il y a le plus souvent à lutter est l'ivrognerie, introduite et développée par certains blancs qui, malgré les efforts des missionnaires, ont établi aux Spelounken des débits d'eau-de-vie et de spiritueux, cause de ruine pour le pays. Le gouvernement britannique cherche à s'opposer à la vente des spiritueux et à discréditer la polygamie, mais jusqu'ici il a obtenu peu de succès.

Quoique au seuil de la barbarie, les Spelounken sont cependant à portée des ressources de la civilisation. En un jour on peut se rendre à cheval à Marabastad, le centre d'habitation le plus considérable du nord du Transvaal, ou à Eersteling, résidence du premier magistrat de cette région et siège du commissariat qui administre les indigènes des districts de Waterberg et de Zoutpansberg, sous la dépendance directe du gouverneur du Transvaal, résidant à Prétoria. Les Spelounken sont d'ailleurs très bien situés pour servir de centre à une mission et pour lui permettre de s'étendre : au S.-O., sont les Bamaletzis, au nombre de 12,000 environ, avec de nombreux villages rapprochés les uns des autres ; au sud, le district de Motyatye, où abondent les Magouambas, et le grand peuple des Bapédis, dont les petits chefs reconnaissent Secoceni pour leur suzerain ; au nord, quelques milliers de Bathsuetlas et au delà du Limpopo les nombreuses familles des Baniaïs. Les missionnaires de la Société de Berlin, en vertu d'un arrangement conclu avec ceux de l'Église vaudoise, travaillent au milieu des Bapédis des Zoutpansberg. Les Suisses se sont réservés les Magouambas, beaucoup plus nombreux ; ils comptent explorer la contrée au N.-E. de Valdézia, où doit se trouver, à 100 kilomètres, entre le Limpopo et le Zambèze, une grande colonie de Magouambas, et celle au sud où de nombreuses familles de la même

tribu habitent à l'ouest des Bapédis. Ils hâtent de leurs vœux le moment où des voies de communication meilleures leur permettront de se mettre en rapport avec les Magouambas du royaume d'Oumzila ; ce roi, qui séjournait autrefois aux Spelounken, où il avait été chassé par son frère, est aujourd'hui le chef le plus puissant des Amatongas.

En attendant, les missionnaires ont travaillé avec zèle : à côté des occupations de leur ministère, ils ont fondé des écoles pour l'enseignement ordinaire et des écoles de travaux manuels, — étudié la langue sigouamba, pour faire imprimer des livres à l'usage de ces écoles, — pratiqué la médecine et la pharmacie, — construit des maisons et des chapelles, qu'il leur a fallu défendre contre les termites destructeurs, — perfectionné l'agriculture, — travaillé au relèvement de la femme, — appris aux natifs à se vêtir, — préparé les jeunes Magouambas les plus intelligents, par un stage à l'école de Morija dans le Lessouto, à devenir eux-mêmes les porteurs des bienfaits du christianisme aux tribus rapprochées et éloignées des Amatongas. — Ils n'ont pu accomplir ces travaux qu'au prix de grandes fatigues, de maladies fréquentes, de deuils douloureux ; au milieu de ces occupations et de ces épreuves, ils ont fait des observations géographiques sur une contrée mal connue jusqu'ici, et à laquelle les travaux des missionnaires américains envoyés chez Oumzila, comme aussi le projet du chemin de fer entre la Baie de Delagoa et le Transvaal, peuvent donner bientôt une grande importance.

POPULATION DE L'AFRIQUE

L'état actuel de nos connaissances sur l'Afrique est encore trop imparfait pour que l'on puisse avoir des renseignements précis sur le chiffre de sa population totale, ainsi que sur le nombre des habitants de ses diverses parties. Les limites de certains États sont encore trop indécises ; dans ceux où elles sont mieux déterminées les recensements sont encore trop peu pratiqués ; et surtout, pour les parties où la civilisation n'a pas pénétré, les moyens d'apprécier le chiffre de la population trop défectueux pour que l'on ose prétendre à autre chose, à cet égard, qu'à des données approximatives. Quoi qu'il en soit, nous devons être reconnaissants envers M. le Dr Behm, successeur de Petermann dans la direction des Mittheilungen de Gotha, des efforts qu'il fait pour s'approcher toujours plus de la vérité sur ce point. Depuis sa première publication sur la population des pays de l'Afrique en 1866, il n'a pas cessé, dans les